

Parlez-moi d'amour...

Avec ce spectacle d'une beauté incandescente, Didier Bezace réalise une synthèse d'une justesse exceptionnelle entre le Marivaux sombre et le Marivaux lumineux

LES FAUSSES CONFIDENCES de Marivaux
Théâtre de la Commune, à Aubervilliers

Ce pourrait être un conte cruel. Mis en scène par Didier Bezace, c'est aussi une merveilleuse histoire d'amour. Créé par les Comédiens italiens en 1737, *Les Fausses Confidences* raconte comment un jeune homme s'introduit comme intendant chez une riche veuve pour la conquérir, prêt à tromper chacun – oncle, servante, future belle-mère... –, avec l'aide de son valet, qui conduit la machination.

D'entrée, sur le plateau plongé dans le noir, l'humeur est au complot, les deux hommes mettant au point ce qui doit se révéler une implacable chasse à courre. Cependant, bientôt la scène s'éclaire. La nuit fait place au jour, l'espace vide à la propriété de la veuve – un «intérieur» XVIII^e aux lumières douces, laissant deviner, à travers ses hautes fenêtres, une campagne à la Turner. C'est alors que le miracle de la mise en scène agit.

Peu à peu l'atmosphère change, le rythme aussi, ramenant à un Marivaux marivaudant à cent lieues du marivaudage dans lequel il a été trop souvent confit. Fi de la préciosité, des jeux galants de rôle, du «*bel esprit*» français, des duels verbaux à épée mouchetée. Si Didier Bezace respecte scrupuleusement l'élégance de la langue, sa précision, c'est pour mieux en rendre sa complexité, exprimant tout



Anouk Grinberg (au centre) joue de mille nuances pour interpréter la riche veuve qu'un jeune chasseur veut séduire.

Peu à peu l'atmosphère change, le rythme aussi, ramenant à un Marivaux marivaudant à cent lieues du marivaudage dans lequel il a été trop souvent confit.

autant le mensonge que les élans du cœur, la duperie que la confusion des sens et des sentiments, la manipulation que les atermoiements de la raison prête à verser dans la déraison. Entre les larmes, il y a les rires; en contrepoint du tragique, l'amour, la passion... Dans un jeu de contrastes permanents, tout n'est que souffle qui frémit, vie qui court, valse-hésitations entre méfiance et abandon.

La représentation prend des airs de fête pour le spectateur comme pour les acteurs, étourdissants de

grâce, d'émotion, d'intelligence. Il n'y a pas de petits et de grands rôles. Seulement les personnages d'une comédie humaine où chacun tient sa juste place: Alexandre Aubry, l'Arlequin voyou, et Marie Vialle, la servante pétillante aux illusions trahies; Isabelle Sadoyan, délicieuse vieille dame au petit chien, obstinée revêche qui veut à tout prix, selon les convenances, marier sa fille à un comte «vieux beau» un tantinet fatigué, savoureusement interprété par Jean-Yves Chatelais. Il faut citer encore Christian Bouillette, l'oncle bonhomme, procureur de son état.

Et puis Robert Pagnol et Anouk Grinberg. Le premier est le jeune amoureux, chasseur trop tendre pour s'avérer prédateur, fasciné par sa proie au point de mettre son propre sort entre ses mains. La seconde est la riche veuve, «la proie» qu'il faut mener jusqu'à l'hallali. En tension permanente, hésitante, haletante, trébuchant

pour se reprendre aussitôt, elle joue de mille nuances dans le ton, le regard, les attitudes avec une maîtrise fabuleuse (ah, la scène du portrait!), au plus haut de sa maturité.

Enfin, nec plus ultra, Pierre Arditi est Dubois, le valet mal rasé, dégage inquietante, il surgit d'une trappe, comme une cave, des bas-fonds. Inquiétant et rassurant, industriel et manipulateur. Acteur complice de Didier Bezace, il est aussi, ici, son double, son frère, metteur en scène de cette grande histoire. N'arrache-t-il pas le grand rideau rouge qui masque le plateau? Quant à sa fin si heureuse, à chacun d'y croire ou non.

DIDIER MÉREUZE

19h30 ou 20h30, jusqu'au 2 avril.

RENS.: 01.48.33.16.16.

À Saint-Quentin-en-Yvelines du 9 au 15, à La Rochelle du 20 au 24, à Lyon du 29 avril au 13 mai, à Grenoble du 18 au 28, à Marseille du 2 au 5 juin.